

Avenue de la Forêt-Noire

Anny BLOCH-RAYMOND

Ingénieur CNRS
Laboratoire de Sociologie
Régionale et Européenne
Strasbourg

Utz Jeggle, Professeur d'ethnologie à l'Institut Ludwig-Uhland für empirische Kulturwissenschaft de Tübingen, travaillant sur la mémoire collective (1) et connaissance du nazisme au quotidien est venu en janvier 1987 exposer ses recherches au Laboratoire. Son travail portait sur la manière dont le village de Taibingen avait refoulé l'existence du camp Hailbingen-Taibingen, camp de prisonniers internationaux pendant la guerre de 1940-1945, qui se situait aux abords. « Se souvenir et oublier, l'Allemagne confrontée à l'histoire du nazisme » tel était le titre de sa conférence. Face aux ruses de la recomposition de la mémoire, il a essayé, lui et son équipe de « trouver l'oubli quand il se cache ». Ce fut aussi le travail de l'association qu'il a formée pour provoquer le souvenir. Ce travail se matérialisait sur les modalités de commémoration des morts de ce camp. Un monument, quel monument, où devait-il être placé, le nom des morts devait-il être inscrit, quelles institutions, religieuses ou non, devaient participer à cette cérémonie ? Afin d'établir un lien entre le passé et le présent, il fallait que la commémoration obéisse à trois critères : le refus de l'anonymat de ce monument, l'indication des circonstances et la date de la mort des prisonniers. Seule manière, pensait-il de refuser la destruction du temps, de ne pas manger la mémoire de cet événement, de la restituer à ceux qui

n'ont pas vécu cette période. Telles étaient les questions soulevées dans ce rude travail de deuil devant nous et avec nous.

Il fallait sans doute que cette traversée de frontières se poursuivît. Après quarante ans, elle semblait possible au sein de notre équipe tout au moins.

Cette étude nous renvoyait à notre expérience, à la mémoire gardée par des générations différentes.

« Peut-on parler de mémoire pour ceux qui n'ont pas vécu l'événement, pour ceux qui sont nés après ? » s'interroge Rachel Ertel dans son travail sur le film de Claude Lanzman « Shoah ». Et pour ceux qui sont nés pendant cette période ou tout juste après ? pourrait-on ajouter. Il y a des mémoires qui se transmettent par des paroles non dites. Mémoire par contrecoup : ils n'ont pas vécu la guerre mais l'ont entendue, l'ont élaborée par les récits des autres, les photos, les ouvrages, les témoignages. Une mémoire de papier glacé. Une mémoire symbolique construite sur l'émotion, les mots, l'émotion des autres. Une mémoire par procuration peut-être, mais qui ne répète pas celle des oubliés, celle des rescapés, celle du quotidien ordinaire, une élaboration suspensive. Dire laquelle est encore trop tôt. Elle est en train de se faire. Comme si nous étions une génération qui avons vécu les guerres en deuxième main. Nos traits

(1) Réf. l'ouvrage dont il a dirigé la rédaction, *Nationalsozialismus in Landkreis Tübingen, Eine Heimatkunde*, Tübingen, Uhland Institut, 1988.

fondateurs, nos événements, nos actions ne peuvent être que fiction entre récit et témoignage, quête et enquête. Pas d'actes, d'activités, de matérialité. Génération décalée. Pour autant n'avons-nous pas une expérience du vécu de la guerre, une expérience transmise des profondeurs? Peut-on l'appeler mémoire en creux, mémoire grise, mémoire ombrée. Notre travail, à notre manière, est d'en retrouver les contours (2), en vérifier les fractures pour pouvoir regarder en arrière sans craindre de devenir statue de sel.

Reculer la tête en avant, un pari comme un autre!

Le texte qui suit n'est pas une réponse au travail d'Utz Jeggle. Il vient simplement après. Il a été lu avec l'aide de Sonia Sarah Lypsic lors des rencontres de la Faculté et de l'Institut d'Uhland de Tübingen à Strasbourg en juin 1988.

Avenue de la Forêt-Noire

La guerre, l'après-guerre... Chez nous perduraient ces récits sur la guerre, des histoires jamais achevées qu'avec complaisance l'on reprenait. Et des mots, toujours les mêmes revenaient: «échappé», «si on avait su», «la famille», «eux et pas nous», la «chance». Une mémoire légendaire se bâtissait.

Dans le lycée, depuis l'âge de neuf ans, j'étais chaque année invitée à la commémoration des morts du 11 novembre 1918. Ils pensaient que c'était des parents qui avaient péri pendant la guerre. Peu importait laquelle. Les morts portaient le même nom que moi. Je les laissais croire. J'étais fière de côtoyer les morts, morts lointains, vagues, gravés sur le monument d'un gris neutre devant lequel nous étions réunis.

Bizarre, ce parfum d'héroïne qui toujours me poursuivait! On avait à Rieu-les-Maisons, village cévenol-refuge, camouflé les papiers d'identité de la famille dans mes langes? Quand la milice était venue en ce mois de mai déloger des réfractaires, résistants, je n'avais pas crié. Très tôt, j'avais appris la nécessité du secret. Mon terrain d'aventures fut vite trouvé. Les ombres de la nuit me parcouraient.

Ce fut après la guerre, le retour à la normale. Il fallut apprendre à se montrer. La lumière ne peut vous éclairer que peu à peu. Apprendre à ne plus avoir faim, à ne plus se restreindre, à être là comme les autres. Retrouver un espace, un rythme de vie, un destin. Et parmi ces apprentissages, le jeu avec les décombres: souvenir des cachettes dans la maison voisine bombardée par les Américains. Les ruines exercent la fascination du risque, de la destruction, de la mort.

La haine persistante de l'Allemand traversait parents, village, ville, enfants... La guerre avait obligé la famille à fuir, à tout quitter. Evacuation, exode, transplantation, accueil mitigé de la population méridionale. Et l'enveloppante nostalgie de la vieille dame d'Alsace, ma grand-mère dont le mari était mort, disait-elle du choc du départ, «il avait tout perdu». Elle était restée, accrochée à la vie, à lui aussi.

Enfant, elle avait dû apprendre l'allemand, à coups de règles. Les Allemands les avaient contraints quarante ans plus tard elle et sa famille à quitter leur pays, à partir.

Des images obsédantes du pays voisin s'incrustaient, une mémoire de guerre, d'ennemis farouches, une mémoire totale, sans différences, sans discriminations: brutalités, prises d'otages dans la ville occupée, les représailles après la nouvelle des trains sautés, les chants hitlériens qui

ouve dans le travail de Nicole
e, *Le silence de la mémoire*, à la
he des Juifs de Plock, Plon, 1989,
ts qui me sont proches p. 193 «et
. c'est la double contrainte, l'injonc-
adoxale imposée à la génération de
guerre prise entre une parole impos-
une amnésie interdite, ni mémoire,

accompagnaient manifestation, cérémonie, tout défilé. Peu, pas de regards sur le devenir de ce pays-frontière. Si, vengeance, destruction. On attendait le retour des prisonniers, on comptait ses morts. Au mieux, on demandait «réparations». Années zéro. Epuration. Nuremberg.

Et dans ce monde brûlé, des bribes d'une langue quotidienne s'étaient malgré tout insinuées. Les premières phrases du matin étaient ponctuées de «haben sie gut geschlafen» et je savais que je devais répondre «sehr gut». Nous apprécions ma sœur et moi les repas servis après le rituel de la question: «das schmeckt gut?». Le soir où si j'avais mal aux dents, j'étais bercée de cette chanson que les enfants en Alsace connaissent encore: «Fuchs du hast die gans gestohlen/Gib sie wieder he. Sonst wird dich der Jäger holen/Mit dem Schieß gewehr»...

Le goût, ce plaisir d'utiliser des langues différentes que ma mère avait acquises dans sa petite ville lorraine, persistait. Les langues, passage d'un territoire à l'autre, devenaient paysages animés, personnages à plusieurs voix, une énigme que je devais déchiffrer. Je n'avais que ce seul moyen pour comprendre une histoire familiale, à brisures, cocasseries, soubresauts, tragédies, une histoire comme un récit musical contemporain qui emprunte à des assonances inattendues, une histoire que je devinais têtue, d'une violence vitale.

L'allemand était là présent, en eux, malgré eux, tout près de moi, du côté des femmes. Je ne le savais pas, je ne pouvais pas le parler avec la vieille dame.

D'abord pacifier mes cauchemars, leur trouver des voies d'issue...

J'appelais dans mes rêves ruses et stratagèmes: S'«ils venaient, je me cacherais derrière ces comptoirs-caisses ou prônait la patronne du magasin; je pouvais m'y faire toute petite. Et puis, je placerais sur le mur, près de la porte des bols d'huile bouillante qui se déverseraient sur eux. Tactique médiévale, je crois. Les rêves n'ont pas le sens du temps. J'empruntais où je pouvais, où je savais. Je ne pouvais imaginer qu'un jour, je serais découverte. Marie-Durand était présente pour me protéger. Protestante, enfermée en 1730 dans la tour de Constance à Aigues-Mortes près de quarante ans, elle n'avait pas cédé. Je l'avais adoptée, elle était devenue mienne, ma sœur de la nuit, mon rempart.

Peu à peu, le calme revenait et je m'assoupissais.

La vieille dame restait là, dans la solitude, sans mari, je ne pouvais parler la langue de son passé. Impossible de dire l'allemand et je sentais son besoin de parler, de vérifier les mots qu'elle connaissait encore.

A seize ans, je pris mes premiers cours de langue étrangère. L'YMCA, une organisation anglaise les proposait. J'étais fière de revenir avec quelques phrases que je lui balbutiais. Je recomposais souvent ce que j'avais appris enfant. L'allemand m'apparaissait seulement une langue à déclinaisons, un pen-sum latin à décortiquer, un objet mort.

Soudain une occasion survint: je ne connaissais rien du territoire honni. Je suis partie avec des amis. L'on me regarda étonné. Toi partir pour l'Allemagne! Ironie! L'Association s'appelait «Ecole Buissonnière». J'avais pris ma décision.

Pâques 1960. Hanovre. Une ville propre, neuve, reconstruite... Long voyage à travers les paysages gris... Les champs, la culture des choux. La campagne grise et verte, devant chaque maison, des jardins. Le jeune Claus me recevait, il devait avoir 14 ans, moi 18. Que se passa-t-il? J'avais perdu les mots. La famille allemande était chaleureuse. Mon hôte s'était battu sur le front russe. Je ne voyais pas ce que je pouvais lui reprocher. Partout, nous recevions les mêmes réponses. « Non, on était sur le front russe. » Peut-être était-ce vrai? Marcel, Jean-Charles, Frédéric, mon trio d'amis, et moi-même, croyions à une falsification. Quand mes hôtes apprirent que j'étais juive, je perçus l'étonnement et me rappelle les yeux grands ouverts d'Helga, la mère. Ils redoublèrent de gentillesse. Le dimanche dans les larges auberges bondées de monde l'on servait d'énormes parts de gâteaux recouverts de chantilly.

A chaque repas, la tension reprenait, il fallait parler. Les phrases se déroulaient mal. Les parents de Claus étaient d'une grande patience quand enfin je parvenais à clôturer d'un verbe ma phrase. C'était comme une victoire. Une victoire sur quoi?

Le soir après le repas, le retrouvais le trio : Marcel, à la verve mordante, au sourire gouailleur, Frédéric, une imagination poussée à l'extrême, les chansons de Juliette Gréco au bout des lèvres, Jean-Charles, un appareil photo collé à lui. J'étais affublée d'un regard grave et d'un horrible sac à main dont je ne pouvais me séparer. Nous errions dans les milch-bar... On buvait beaucoup de lait à cette époque. Je découvris le premier musical américain : un opéra « Porgy and Bess », Gerschwin une musique ragtime et blues, que je reçus de plein fouet. Premier contact avec l'Amérique, l'Amérique noire en Allemagne. C'était une Amérique singulière composée pour les Blancs, l'Améri-

que des années trente, pleine de surprises, de violence, de tendresse. Deux ans plus tard je partais aux Etats-Unis. Est-ce pour cela? Qui peut dire l'enchaînement des causes, ce nœud d'impressions fugaces qui atteint parfois comme un coup de poing?

Au « Gymnasium » le lycée allemand qui nous recevait, nous avons rencontré Karl. Il était – je me souviens précisément – un être aérien aux grands cheveux bouclés, aux yeux verts. Il nous montra l'auditorium. L'équipement était luxueux, une vraie salle de concert. Nous eûmes de longues conversations sur le romantisme, la musique, les compositeurs allemands en... français, pas sur l'histoire. Et comme dans toute rencontre, nous devions mettre à l'épreuve nos connaissances respectives. Entre nous, s'établissait une rivalité ludique. A cette compétition, Karl gagna. Il parlait le français couramment. Nous fûmes étonnés de son érudition. Son apaisante beauté nous émouvait. Frédéric le revit. Il devint son ami, un des personnages de son premier roman aussi.

Dans cette Allemagne que je sentais très différente de l'autre, je respirais. Un nouveau pays naissait-il?

Puis l'Allemagne se tut... jusqu'à ma venue en Alsace, vingt ans après.

La première fois que je repassais la frontière, la peur me reprit, une peur tenace, celle de n'être pas en règle, celle d'être arrêtée. Rose avait failli être prise en montrant ses faux papiers d'identité, m'avait-on raconté. C'était dans un train. Et il y avait si longtemps. Les uniformes verts, cette même couleur. Je traversais les petites villes propres, coquettes de la Forêt Noire. Un ami dont la mère était allemande, longtemps journaliste à Baden-Baden nous accompagnait Pierre et moi. William était rassurant, parlait à

notre place et nous aidait à regarder. Paysages de forêts, de lacs. Délice du somptueux salon de thé « Koenig » de Baden-Baden. Ce jour-là, nous découvriions le bien-vivre. Il nous parla de sa grand-mère qui habitait la ville dont il venait de déménager les papiers. Actrice durant la période nazie elle voulait rayer cette époque de sa mémoire. Une pesanteur, pourquoi cette pesanteur m'envahissait-elle ? Dans les rues, je croisais les hommes de plus de soixante ans et interrogeais en silence : que faisaient-ils pendant la guerre ? Où étaient-ils ? Et quand je le pouvais, j'observais leurs mains comme si la réponse se tenait dans les mains. C'étaient les mains qui agissaient d'abord. Paisible, tout semblait paisible. Je croyais trouver des traces de guerre. Le calme, l'ordonnement, le bien-être régnaient. Tout avait donc changé.

Plus tard, c'était au mois de mai, j'accompagnais Pierre à une réunion dans une petite vallée de la Forêt Noire. Des couples de tous les âges devaient s'y retrouver. Un hôtel-auberge était prévu pour nous accueillir. Maire, préfet devaient venir nous informer des problèmes de leur « land ». L'après-midi avait été champêtre. Le jeune maire nous faisait découvrir les paysages qui environnaient sa commune, les problèmes de développement d'un tourisme léger auxquels il était confronté. Il ne manquait pas d'humour.

Au cours de notre promenade, des petits faits, des détails apparemment anodins me laissèrent perplexes. Dans une commune voisine, un grume de vingt mètres de long débardée par un tracteur laissait des lignes de boue à travers la rue principale du village, traces gênantes, dangereuses pour la circulation. Elles laissaient impassibles les habitants. Sur

l'axe principal, notre hôte nous indiqua une grande demeure rustique où des groupes de gens dans le jardin prenaient le soleil. Propriété achetée par un riche gourou-médecin suisse, animateur d'une secte transcendante, il y organisait des stages de redécouverte du corps, redonnait le goût de la vie aux déprimés. A l'égard de cette enclave, notre jeune maire exerçait la tolérance. Dans certains coins en France, la population aurait pratiqué des pressions telles qu'elles auraient rendu la vie impossible à ces nouveaux touristes.

A chaque nouveau séjour, je m'introduisais dans une Allemagne différente. Visages, personnages, activités me surprenaient. Un pays contrasté se façonnait.

J'apprenais. J'étais en colère contre mes préjugés. Il fallait me convaincre que c'était moi qui était restée figée, que ce pays s'était transformé.

Le soir même, l'on nous avait demandé de rester. Une grande pièce jouxtait la salle à manger. Un verre à la main, nous avons vu un groupe de danseurs folkloriques se mettre en place. C'était des adolescents, les plus âgés devaient avoir aux environs de vingt-cinq ans. Le travail d'apprentissage, de reconstitution de ces danses avait été élaboré par la femme du maire. Costumes de fête traditionnels. Corsages blancs, robes noires, tabliers verts, hommes au costume et gilet sobre reprenant les mêmes couleurs. Certaines jeunes femmes portaient des cheveux tressés blonds, les hommes, des raies impeccablement lissés. Danses de la terre, de fécondité. Que cachait ce folklore ? Des images très vite commencèrent à refluer. J'étais dans cette comédie musicale « Cabaret », jouée, chantée par Liza Minnelli, un film grave aux apparences légères.

Souvent la frivolité est manière pudique de loger la gravité. Dans une auberge, les comédiens arrivés par hasard rencontrent de jeunes adolescents blonds qui entonnent des chants nazis. Nous sommes en 1931. Auberge de fin de semaine, paisible comme la nôtre. Dans notre salle, tout le monde regardait avec un sourire amusé. Certains spectateurs scandaient. Je quittais très vite ce lieu. Me coucher, m'enfoncer sous l'édredon. J'essayais de faire la nuit. Mais neuf heures et quart, c'était trop tôt pour dormir. Un livre à ma portée.

Le lendemain matin. Une femme, la cinquantaine, à qui je rapportais mon malaise de la veille me rassura. Elle avait été troublée par cette soirée. De retour, en parcourant les remparts de la citadelle de Neuf-Brisach, elle évoqua sa guerre d'enfant, ce qu'elle devait aux Américains. Elle décrit son village occupé, et dix ans plus tard le retour d'un soldat allemand revenant sur les lieux où il avait habité, reconnu et chassé à jets de pierres.

Alors, nous faisons tous semblant. Ou bien, j'étais décalée d'une génération, celle qui ne pouvait pas se rendre en Allemagne, qui malgré son besoin d'avancer ne pouvait apprendre la langue allemande. Ils sont encore nombreux. Habitants riverains, comédiens, peintres, ingénieurs, scientifiques, écrivains, la guerre, les guerres sont là, rugueuses, blessantes, gravées derrière les silences, les anniversaires historiques, les accolades de bienvenue.

Que faire ?

Vinrent les premières rencontres avec des couples franco-allemands. L'un d'entre eux devint couple-amis. Je les regardais vivre, se quereller. L'honnêteté qui les tenait, les critiques qu'il faisait des deux pays soulevait mon étonnement, mon respect. Distance, révolte impromptue caractérisaient

leur comportement. Implicitement, naissait pressant leur besoin d'inventer de nouveaux mondes. J'appréciais leur compagnie, n'avais sans doute rien à leur reprocher. Le pas qu'ils avaient fait, j'étais simplement incapable de le réaliser. Impossible. Passer d'une rive à l'autre, c'était une manière d'oublier, enjamber les corps, enjamber les morts. Leur langue résonnait étrangère, couverte de scories.

Un jour, dans la cafétéria d'une salle de bibliothèque où je me détendais, j'observais un homme relativement jeune, proche de la cinquantaine, le visage grave, les yeux plutôt verts, discuter avec assurance, d'un ton professoral avec un étudiant. Je saisis quelques phrases. Je trouvais ces propos abstraits, pompeux, alambiqués et me demandais comment l'on pouvait encore parler de cette manière. C'était il y a cinq, six ans à peu près. Quand il s'adressa à moi pour dire quelques mots par curiosité, son regard, son allure se modifièrent. Il devint très amical comme si son double surgissait. Petites questions discrètes sur nos activités, nos travaux, les vacances en perspective, les enfants. Touches brèves, relations courtoises sans importance qui font partie de la mise en scène de la vie quotidienne. Un jour, nos conversations s'allongeaient. Au moment de partir, il dit : « je suis allemand ». Je le croyais alsacien. Pourquoi m'avait-il jeté cela ? Je me souviens du mouvement de recul que je fis, m'éloignais très vite avec le soulagement de ne pas le connaître davantage. Je m'étais promis de l'éviter. Pourquoi à nouveau la peur m'envahissait-elle ? Des mois durant, nous n'eûmes que de brefs échanges. Peu à peu, nos conversations reprurent. Souvent, je ne comprenais pas pourquoi son visage se décomposait, pris par une mélancolie qui le tenait, malgré lui. Parfois, détendu, les jours de lumière, le long des grandes avenues vertes, il marchait souriant et m'adressait un geste de reconnais-

sance au passage. De temps en temps, nous partagions des repas avec des amis communs. Il semblait faire partie de leur monde, plaisantait, avait les mêmes références, puis se taisait. Il laissait ses compagnons parler. Rien de sa part ne venait. Ce qu'il avait à dire était ailleurs. Il était séparé d'eux. Il n'éprouvait pas d'hostilité à leur égard ou envers nous. Le silence. Des secrets très lointains. J'étais intriguée. Avais-je envie de connaître les raisons de cet éloignement? Un refus de savoir. Que faire sur les rives de sa mémoire, qu'avait-il à savoir de mes peurs anciennes? Les frontières étaient définitivement tracées, pourquoi les modifier?

Au moment où je m'attendais le moins, c'était un soir, après un spectacle de danse, il demanda s'il pouvait me rencontrer.

Lui qui disait si peu, un après-midi, longuement me raconta, les paysages d'enfance, les vacances allemandes que son père guidait, le territoire divisé qu'il habitait. Son père était allemand, sa mère venait de l'autre côté du Rhin. Lui, demeurait collé à la frontière, à Strasbourg, seul endroit où il pouvait habiter, monde entre deux mondes. Mes rêves s'humanisaient. Les siens, parfois, il ne s'en cachait pas, resurgissaient bruyamment.

Nos rencontres espacées, dans des lieux différents avaient-elles une raison? Instants de paix, instants chaotiques. Avions-nous trouvé manière de nous protéger de nos cauchemars d'enfants? Nous savions simplement que nous avions été longtemps postés pour nous haïr. Un jour, nous avons eu si peur que les hostilités reprennent que nous avons scellé un pacte d'amitié.

A Göttingen, ce mois d'octobre, les visages ont changé. Ulrich, Clara, Eva, Ulrike articulaient une langue que je pouvais écouter. «Buchstabieren», «épeler». Vous comprenez le mot «buchstabieren», me demanda le Professeur Harald Weinrich, spécialiste de linguistique. «Die Buche ist die Mutter des Waldes» (3), n'est-ce pas? La vieille dame était morte depuis longtemps. Je suis allée vers la forêt.

Anny Bloch-Raymond

[Retour page d'accueil](#)